

Le pouvoir de dire non

– « Pourquoi vous ne voulez pas jouer ? C'est pourtant très amusant ? »

Sally a sa tenue des grands soirs. Le pantalon en cuir est un classique – tellement classique qu'autrefois été noir, il tire désormais sur le chocolat ; le bouton du haut s'en est allé depuis longtemps vers des horizons lointains et révèle un début de string rouge. Elle a aussi ressorti des talons aiguilles démesurés en plexiglas, qui semblent la faire flotter quinze centimètres au-dessus du sol. Quand au bustier, fait de fines lanières de cuir noir et de minces chaînettes, il ne tente même pas de couvrir une poitrine agressive, qui défie l'assistance alentours – ainsi que les lois de la gravité.

L'assistance en question affiche cependant un enthousiasme digne d'une session parlementaire en nocturne : on y compte quelques sourires amusés, une bonne dose d'intérêt tout juste poli, plus un regard de franche hostilité.

Sally Wilde a pourtant tout pour soulever les foules et les anatomies masculines : grande, athlétique, féline, des cheveux blonds roux en cascade ; la panoplie complète pour damner un saint, avec suffisamment de marge pour envisager de s'attaquer à un ange. Ou deux. Mais le clan a droit à son numéro en moyenne tous les trois-quatre ans ; ça finit par lasser.

Étalé sur un amas de coussins, la tête en bas, Allathin Illaris – surnommé « Picasso » par égard à son usage immodéré de grenades à peinture – considère sa « cousine ». Contre-plongée extrême, vue imprenable sur une série de trous d'usure révélateurs.

– « Si je comprends bien, on a le choix entre taper ou être tapé ? »

– « Lapidaire, mais exact ! » Allathin étant le dernier arrivé dans le clan Salion, Sally n'a pas encore eu l'occasion d'essayer de l'enrôler dans ses jeux. Et comme il n'a pas reçu une éducation eyldarin traditionnelle – les mauvaises langues disent même pas d'éducation du tout... – tous les espoirs sont donc permis.

Elle se penche vers lui, faisant glisser le martinet sur sa poitrine – qui a déjà eu plus que son compte de cicatrices. « Tu préfères être du côté du manche ou des lanières ? »

Allathin roule sur le côté et attrape sa bière, en restitue une certaine partie sous forme de méthane parfumé au malt et entreprend de se relever très lentement ; une fois debout, il arrive à peu près au niveau des seins de son vis-à-vis. Self-contrôle admirable : son boxer n'a même pas frémi. Cheveux blonds en pagaille, il affiche son sourire typique, capable de toiser quelqu'un à qui il rend quinze centimètres en temps normal...

– « Je connais, j'ai pratiqué : ça s'appelle être mercenaire à la Dame de Fer ; sauf que là, au moins j'étais payé... »

Lucia éclate de rire la première ; elle était tendue et la sortie d'Allathin est bienvenue. Elle n'aime pas se faire draguer, surtout pas par des femmes, et encore moins par

Sally, qui a une fâcheuse tendance à ne pas savoir ce que « non » veut dire. Arel l'a senti et sort du bassin pour se tenir à ses côtés. Il embrasse sa main, sans rien dire ; il n'en a pas besoin, elle peut lire en lui comme dans un livre ouvert – littéralement.

Sally est estomaquée, mais contre-attaque :

– « Et où est ta curiosité intellectuelle et ton esprit d'aventure, dont tu nous rabats les oreilles à longueur de soirées ?... »

– « Confisqué par la douane. Y paraît que c'est classé "arme de guerre"... »

Deuxième tournée d'hilarité. Sally fronce le sourcil et envisage fugitivement de mettre de côté les règles traditionnelles, pour faire une démonstration par l'exemple avec l'avorton en face d'elle.

– « C'est de la mauvaise foi ! Si vous avez si peur d'avoir mal, ou je ne sais quoi, il n'y a qu'à dire le mot de sécurité et tout s'arrête, ce n'est pourtant pas difficile... »

Arel est le premier surpris – mais pas le seul – à entendre Lucia demander : « Mot de sécurité ? »

– « Oui, comme, euh... "libellule", par exemple... »

– « Libellule. »

– « Oui, libellule. »

– « Libellule, donc. »

– « Pardon ? » Sally n'a pas vu venir le piège. Lucia, impériale dans son paréo, lui sourit.

– « J'ai dit le mot, donc tout s'arrête. »

Il y a un silence, à peine troublé par les rires étouffés de Kelvin, allongé sur le sofa derrière Sally, et Florianne, assise à ses côtés qui avaient déjà du mal à se contenir depuis un moment.

Arel murmure à l'oreille de sa compagne : « Cruelle. Tu as un certain don, toi aussi... » La réponse, mentale, est brève, intraduisible, faite de menace, d'humour et de promesse de nuits agitées. Pour toute réplique, il l'enlace ; l'eau sur son corps traverse instantanément la tunique de coton. C'est un jeu qui se joue à deux...

Sally hésite désormais entre colère et désespoir ; la frustration est intense – et pas seulement psychologique.

– « Mais on n'avait pas encore commencé ! », crie-t-elle.

– « Au moins comme ça, c'est clair. », répond Lucia. Elle se relève, prenant appui sur l'Eylda qui, le nez dans ses cheveux couleur de neige, fait glisser sa langue et ses dents sur sa nuque, ses oreilles, son cou... « De plus, j'ai d'autres engagements prévus. »

Seule sur la scène de ses phantasmes, Sally contemple les deux amants qui s'éloignent. Son idée géniale commence à prendre des allures de Bérézina et son enthousiasme envisage sérieusement un exil sur l'île d'Elbe...

Elle se retourne vers sa compagne. « Flo ?... » Eylwen, elle aussi. Grande et blonde, un corps de rêve à la poitrine avantageuse – et surtout un esprit nettement plus ouvert que les autres Philistins. Un sourire prometteur, mais...

– « Pas ce soir, ma belle. Je travaille... » Elle aurait dû s'en douter : ce n'est le genre de Florianne de rester habillée. Elle quitte le côté de Kelvin pour venir l'embrasser et sort à son tour.

C'était Blücher ; les Cent Jours ont duré à peu près trente secondes...

Abattue, Sally vient s'effondrer près de Kelvin, à l'endroit précédemment occupé par Florianne. Elle s'empare du flacon de vin épicé et en boit une rasade propre à noyer un cachalot. Un mouvement derrière elle : Kelvin passe un bras autour de son cou, l'embrasse tendrement dans les cheveux.

– « Ça va ? »

Elle rit, brièvement. « La dernière fois que ce salon s'est vidé aussi vite, c'est quand Picasso avait tenté de démonter une grenade pour vérifier le modèle... »

– « Je ne comprends pas pourquoi tu persistes encore... »

– « Ça me manque. »

Assise au pied du sofa, Sally enserme ses genoux. Kelvin s'est repositionné pour lui masser la nuque et les clavicules. Un manque. À mi-chemin entre l'envie et le besoin...

– « Je suppose que toi non plus... »

– « Non. » Il a un bref rire. « Merci, mais non merci. Pourquoi tu n'as pas posé la question à Arel ? »

– « Oh, parce que je connais sa réponse. » Elle se redresse ; Kelvin recule sur le sofa et elle vient d'asseoir tout contre lui. Le bustier glisse – presque – tout seul le long de ses bras ; elle adore sentir la musculature de son torse contre sa peau. Kelvin est un Mâle ; ce n'est pas pour rien qu'on le surnomme « le Lion ». À défaut d'adrénaline, Sally se contentera d'une bonne dose de testostérone...

– « Au tout début qu'on se connaissait, continue-t-elle, je l'ai entraîné dans une soirée... spéciale. »

– « Tiens, il ne s'en est pas vanté... »

– « Non, et pour cause : il a détesté ça. Je crois qu'il a même failli cogner une fille. Il m'a fait la gueule pendant trois semaines, après ça... Et je ne te parle pas de la fois où il a attrapé mon fouet et m'a tiré dans la piscine – en plein mois de mars ! »

Kelvin rigole. « Mon frère est un violent... il cache bien son jeu ! Cela dit, je peut le comprendre. Il a probablement les mêmes raisons que moi... »

– « C'est bien ma veine : tu es un libertaire extrémiste et Arel un douillet extrémiste ! Heureusement qu'il y a Florianne pour rattraper... »

– « Hmm. Méfie-toi de ma tendre compagne : si tu n'y prends pas garde, elle est capable de te dépasser en perversité... »

– « Tu veux dire, comme quand elle se met à porter mes prothèses masculines ?... Je ne t'ai pas entendu te plaindre très fort, cette fois-là – ni les suivantes... »

Les mains de Kelvin reprennent l'initiative : son index et son majeur glissent lentement, de son plexus à la naissance du pubis, tandis que l'autre main caresse le flanc et la naissance d'un sein. Elle se redresse légèrement, pour permettre à son partenaire de goûter à son épaule dénudée – et pouvoir elle-même taquiner une oreille à la pointe délicate.

– « Par exemple. Prends garde à toi, doctoresse Frankenstein, que le monstre que tu as créé ne te dévore pas... »

Ses intentions découvertes, Kelvin ne se gêne alors plus pour laisser ses doigts courir sur les mamelons. Sally le laisse faire ; tout juste se repositionne-t-elle pour pouvoir profiter elle aussi de l'anatomie de son vis-à-vis. Avec Kelvin, il y a de quoi faire...

– « Je le lui répéterai ; ça l'amusera que tu la traites de monstre... »

Les arts amoureux eyldarin sont tels qu'un tel jeu peut durer très longtemps, mais Sally a une autre idée – un autre besoin, en fait. Ces caresses sont sa récompense – et sa vengeance... Elle se relève brusquement, plaque un dernier baiser sur les lèvres de son amant et part récupérer son bustier.

– « En définitive, je crois que je vais sortir, ce soir... J'ai une folle envie de faire la bombe. » Elle se retourne vers Kelvin, surpris et un tantinet déconfit. « Tu m'accompagnes ? »

Il faut presque une minute à l'Ataneylda pour rediriger ses facultés vers les centres de la parole et réorganiser le fatras de pensées qui s'y entassent. « Euh... non, sans moi. Je crois que je vais aller prendre une douche et aller dormir... »

– « C'est toi qui y perds. », lui répond-elle avec un clin d'œil.

Kelvin ramasse sa chemise, s'étire longuement – Sally n'en perd pas une miette – et gravit lentement l'escalier qui mène à la salle d'eau de l'étage.

– « Au fait, lâche-t-il avant de disparaître, tu sais que l'Étuve est fermée cette semaine ?... »